

Le Jardin persan

Chiara Mezzalama

Le Jardin persan

roman

Traduit de l'italien par Lise Chapuis

Les faits et les personnages représentés dans l'œuvre qui suit, ainsi que les prénoms et les dialogues qui y sont contenus, sont le seul fruit de l'imagination et de la libre expression artistique de l'auteure. Toute ressemblance ou identification avec des faits, personnes, noms ou lieux réels est involontaire et relève strictement du hasard.

Avertissement de la traductrice :

En accord avec l'auteur, le texte français présente quelques modifications par rapport à la version italienne.

Illustration de couverture :

Djourneyd, *La Princesse Khoumayoun regardant son bien-aimé devant le portail* (1396, British Library)

© Editions des Falaises, 2020
16, avenue des Quatre Cantons - 76000 Rouen
102, rue de Grenelle - 75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr



« ...dans notre monde matérialiste, agir pour le plaisir c'est faire preuve de légèreté, voire d'immoralité. Cette idée me semble fausse, et je suis intimement convaincue que la meilleure des raisons d'agir est d'aimer ce que l'on fait. »

Freya Stark, préface à *La Vallée des assassins* ¹

1. Freya Stark, *La Vallée des assassins*, traduit de l'anglais par M. Metzger et Yves Coleman, Editions Payot, Paris, 1991.

1

La voiture était à l'arrêt. Un fleuve ininterrompu de voitures, un unique ruban de tôles déglinguées. Le chauffeur Jafar, avec ses moustaches, nous regardait dans le rétroviseur et n'arrêtait pas de sourire et de répéter en anglais qu'il était heureux que la famille de l'Ambassador soit enfin arrivée. Tout le monde klaxonnait. Ce vacarme infernal nous parvenait malgré les vitres fermées à cause de l'air conditionné qui nous permettait de supporter la chaleur. Cette chaleur sèche, brûlante à vous cuire la tête nous avait enveloppés comme une couverture à l'instant même où nous sortions de l'avion. Sueur, cigarettes, nourriture, sueur : l'odeur de l'aéroport international de Téhéran Mehrabad. Impossible de l'oublier quand vous l'avez sentie.

Tout le monde klaxonnait, même si cela ne servait à rien. Notre voiture aurait pu marquer sa différence avec les autres, car elle était équipée d'une sirène, dont le son prolongé avait quelque chose d'une plainte. Mais mon père ne voulait pas. Je regardais à travers les vitres les autres voitures bondées d'enfants. Des enfants comme nous, à la différence près que si nous pouvions les regarder, l'inverse était impossible car les vitres de notre voiture étaient fumées et blindées tandis que celles des

autres étaient baissées. Et on voyait des bras qui dépassaient, on entendait des voix qui braillaient, des musiques qui jouaient, mais tout était amorti. Comme si notre voiture avait été bourrée de ouate.

Maman enleva son foulard d'un geste nerveux.

« Comment font-elles pour ne pas crever de chaud, ces pauvres femmes ?

— Elena, ne commence pas à te plaindre, répondit mon père, et sois reconnaissante du fait qu'on a l'air conditionné dans cette voiture-ci, parce que ce n'était pas le cas de la précédente. S'il n'y avait pas eu cet attentat contre l'Allemand...

— Oui, tu as raison, mais je n'avais pas imaginé cet air suffocant, cette pollution... impossible de respirer. »

La carrosserie de la voiture était blindée elle aussi, sauf en quatre points, quatre petits tubes dans lesquels on pouvait glisser le canon d'une mitrailleuse pour tirer vers l'extérieur. C'est Jafar, le chauffeur, qui nous l'expliqua tout en nous montrant les trous.

« *These are the vulnerable points* ». Mon frère et moi, on commença à tirer en direction des autres enfants. On en tua beaucoup, on les comptait un à un, mais il n'y eut aucun mort. Maman nous demanda de cesser.

« Je n'aime pas ces jeux violents, nous réprimanda-t-elle.

— Maman, peut-être que tu n'as pas compris, rétorqua Paolo, c'est la guerre. »

Paolo, mon frère. Les yeux encore rouges d'avoir pleuré à cause de ce qui s'était passé à l'aéroport.

Ce n'était pas la première fois que nous nous retrouvions dans un endroit aussi bondé de monde. Nous nous étions déjà trouvés dans d'autres aéroports du Moyen-

Orient, mais là, à Téhéran-Mehrabad, il y avait quelque chose de différent. Les hommes avaient le visage sombre, à cause de la barbe, beaucoup étaient habillés en soldats et portaient un fusil en bandoulière à la manière d'une sacoche. Les femmes étaient en noir, voilées de la tête aux pieds dans leurs tchadors. Certaines serraient le voile entre leurs dents pour avoir les mains libres et tenir enfants et valises. J'avais de la chance, à neuf ans on est encore considéré comme une petite fille, mais beaucoup de fillettes de mon âge portaient déjà un foulard. Ce qu'il y avait de différent, c'est que nous étions les seuls Occidentaux. Raison pour laquelle tout le monde, mais vraiment tout le monde, nous regardait. C'est cela qui m'effraya, plus que les kalachnikovs, les bottes en cuir, les voiles noirs, le bruit et le climat de tension perceptible dès notre descente d'avion. Les haut-parleurs grésillaient en farsi, la langue de la Perse, et mon père avait beau répéter qu'il n'y avait pas de problème, que nous avions le passeport diplomatique et que rien ne pouvait nous arriver, je n'étais pas tranquille du tout, et je crois bien que lui non plus ne l'était pas. En effet, malgré ses véhémentes protestations, on nous fit passer dans une petite pièce où on commença à fouiller nos personnes et nos bagages. Mon père agitait sous le nez d'un barbu son passeport bleu portant le sceau de la République italienne tandis que celui-ci continuait à ouvrir tous les sacs comme si de rien n'était. Ma mère et moi, on nous emmena dans une autre pièce où une femme, entièrement recouverte d'un voile noir, les mains gantées de noir, se mit à nous palper.

« C'est pour la sécurité, dit ma mère, nous sommes dans un pays en guerre, c'est normal qu'on nous fouille.

— Mais pourquoi est-ce qu'elles sont toutes habillées en noir ? » lui demandai-je.

En dépit de son aspect inquiétant, la femme fut

aimable, elle tâta nos corps et, après avoir vidé le sac de maman, nous laissa repartir. Maman avait remarqué qu'elle regardait intensément son rouge à lèvres Chanel et le lui offrit. La femme sourit, ses yeux étaient sombres comme la nuit.

« Ces femmes ne peuvent parler qu'avec leurs yeux, dit ma mère, mais si tu fais attention, tu comprends ce qu'elles pensent ou désirent rien qu'à leur regard. »

C'est ainsi que j'appris à observer les yeux des femmes et à découvrir leur langage silencieux. Tout était concentré là, dans ces yeux d'obsidienne ou d'émeraude, encadrés par le voile, toujours lourdement maquillés de kajal et de mascara, et je les admirais, fascinée. Croiser leurs regards, c'était comme connaître un monde secret à travers une fente. Comment elles arrivaient à tracer des lignes aussi parfaites autour de l'œil, je l'appris plus tard avec les filles de Jafar, le chauffeur.

« Mais le rouge à lèvres, à quoi ça lui sert puisqu'elle est entièrement couverte ?

— A la maison, devant son mari ou ses amies, elle peut enlever son voile et montrer son sourire. Mais elle ne peut pas le faire en public, c'est interdit par la loi islamique. »

J'allais répliquer, mais elle m'arrêta.

« Écoute-moi bien, Chiara, je ne suis pas capable de répondre à toutes tes questions. Ici ça fonctionne comme ça, que ça te plaise ou non. Nous avons décidé de suivre ton père et ça signifie avant toute chose qu'il faut apprendre à s'adapter. »

Il fallait que je me fasse une raison, point.

Mon père était hors de lui, il était encore en train de batailler avec le barbu qui ne voulait rien entendre. Papa n'était pas du genre à s'énerver facilement, et le voir dans cet état m'impressionna. Mon frère, Paolo, à côté de lui, était pétrifié. Pâle comme un linge.

« *Call the police !* Appelez la police, hurlait mon père,

I'm a diplomat, Italian diplomat, ambassador, am-ba-ssa-dor, do you understand, je suis l'Ambassadeur d'Italie, vous comprenez ? »

Rien à faire, le barbu ne voulait pas rendre son jeu de cartes à mon frère.

« *Islam prohibition*, continuait à répéter le barbu, *no cards, no game... prohibit, religion.* » C'est interdit par la loi islamique. Encore cette loi islamique. Mais qu'est-ce qu'il veut dire ?

« *But it's for a child, not for gambling !* (Nous n'avons pas l'intention de monter un tripot !). Ces types ne comprennent vraiment rien de rien. »

Toutes nos affaires étaient sens dessus dessous. Les valises grandes ouvertes laissaient voir nos vêtements, la lingerie intime, les chaussures, les livres, les jouets, l'appareil photo. Il y avait quelque chose de violent dans cette exhibition d'objets personnels, quelque chose qui n'allait pas.

Ma mère s'approcha de mon frère pour essayer de le rassurer.

« Ne t'inquiète pas, Paolino, nous trouverons un autre jeu de cartes à l'ambassade. Par contre j'espère qu'ils ne vont pas me confisquer l'appareil photo avant même que j'aie pu m'en servir. »

Paolo ne disait rien, il n'arrêtait pas de passer nerveusement sa langue sur la dent qui bougeait et, sur le point de tomber, dépassait de travers entre ses lèvres serrées.

« C'est une question de principe, hurlait mon père, ces types ne peuvent pas systématiquement ignorer ou violer les accords internationaux. Il y a des règles à respecter ! »

Par chance, le chef de la police arriva et, après une rapide altercation en farsi avec le gardien de la révolution, il nous aida à ranger nos affaires, s'excusa en anglais auprès de mon père, et l'incident fut clos. Mais les cartes ne nous furent pas rendues. Jafar, le chauffeur, nous

attendait dehors, et avec lui le conseiller d'ambassade qui nous salua très chaleureusement. Mon père grommelait encore.

« Ce n'est pas possible, chaque fois il y a quelque chose qui ne va pas. Venir à l'aéroport, c'est une angoisse. Les otages américains ont été libérés il y a quatre mois ! Mais qu'est-ce qu'ils croient trouver, dans nos affaires ? Une tête nucléaire, peut-être ?

— Peut-être qu'eux aussi ils aiment jouer aux cartes, dit timidement Paolo en reniflant.

— Calmez-vous, Monsieur l'Ambassadeur, votre famille est là maintenant, tâchez d'en profiter, lui répétait le conseiller, à la maison, j'ai des tas de jeux de cartes. Je passe mes soirées à faire des solitaires... D'ailleurs, les enfants, si un jour vous avez envie de venir jouer chez moi, j'ai un chien magnifique ! »

L'atmosphère se détendait. Le conseiller avait l'air d'être un homme sympathique. Il était gros, avec une barbe noire qui le faisait ressembler à un Iranien. Il s'était adapté, lui. Mon père, par contre, était toujours parfaitement rasé. Le matin, il mettait du temps à faire sa toilette parce qu'il tenait à être impeccable. Pour se raser, il utilisait un blaireau avec lequel il étalait la mousse blanche sur son visage, puis il passait lentement le rasoir sur ses joues et son cou, ensuite il mettait une eau de Cologne qu'il se faisait envoyer d'Espagne. Il en avait fait expédier une caisse entière avec le déménagement, pour être sûr de ne pas en manquer. Moi j'aimais son odeur d'eau de Cologne. Et j'aimais le regarder quand il se rasait avec tant de soin.

*

Une fois dans la voiture, mon frère éclata en sanglots. Nous avons mis des jours à décider quels jeux nous emporterions. Nous allions être isolés pendant plusieurs mois. Sans télévision, sans radio, sans amis, sans jeux.

Nous n'avions pu choisir que peu de choses, deux ou trois poupées, notre collection de Playmobil, quelques livres et magazines, les feutres, le mange-disque, le jeu de dames, et puis les cartes justement, avec lesquelles nous comptions jouer à la *briscola* avec papa. La confiscation du jeu de cartes jetait une lueur sinistre sur la possibilité d'établir de bons rapports avec les Iraniens, au moins en ce qui concernait mon frère. Il se calma peu à peu, conquis par les merveilles de l'Alfetta blindée marron qui nous accueillit comme une tanière protectrice. La voiture fit le tour de la place Azadi, où la tour de la liberté ressemblait à un géant aux jambes immenses, sans corps et sans visage. Jafar parvint à se faufiler dans la circulation et nous conduisit à l'ambassade, avenue Neauphle-Le Château, dans le centre de la ville.

2

La voiture franchit un portail de fer où montait la garde un *carabiniere* qui salua : « Son Excellence. Madame. » Le portail se referma derrière nous, Jafar descendit de la voiture et alla ouvrir la portière de ma mère. Des personnes s'empressèrent pour décharger les bagages. La lumière aveuglante m'obligea à baisser les yeux. Je mis un moment à m'y habituer avant de pouvoir regarder autour de moi.

Dans le jardin, il y avait un étang qui entourait un îlot relié à la terre par un petit pont en fer. Sur l'île, quatre saules pleureurs agitaient lentement leurs branches dans la touffeur estivale, comme de vieux arbres fatigués, trop proches de la terre. La résidence était blanche, les colonnes néo-classiques de la façade lui donnaient l'air d'un temple.

Je compris tout de suite que ce n'était pas un endroit fait pour les enfants. En voyant mon visage perplexe, ma mère intervint :

« Ne t'inquiète pas, on ne va pas rester longtemps ici, ce n'est même pas la peine de défaire toutes les valises. Nous allons bientôt partir pour Farmanieh, la résidence d'été, là bas, tu verras, on sera bien. »

Paolo et moi, nous nous aventurâmes à travers les

salles gigantesques de cette étrange maison-temple complètement vide. Dans la salle de bal, il y avait un tapis qui recouvrait toute la surface de la pièce, un énorme lustre en verre et un piano solitaire, souvenir de fêtes passées, de réceptions dont il ne restait qu'un écho lointain, chargé de mélancolie.

Mon père s'arrêta et égrena quelques notes.

« Je n'ai pas réussi à trouver un accordéon dans tout Téhéran. Mais j'ai joué quand même, de toute façon il n'y avait personne pour m'écouter. Ça me faisait passer le temps. Les soirées d'hiver n'en finissaient pas. Depuis que je suis arrivé, en octobre dernier, je crois que je ne me suis jamais senti aussi seul.

– Papa, nous sommes là maintenant, dit Paolo.

– Ça a dû être dur pour toi, commenta ma mère avant d'ajouter : Mais ça fait des siècles que ces lustres n'ont pas été nettoyés ! La poussière remonte à l'époque du Shah ! »

Ma mère avait la manie des lustres.

Cet hiver 1981 avait été dur pour nous tous. Dur pour mon père qui était arrivé dans ce pays chamboulé par la révolution khomeyniste, dur pour les otages américains qui avaient été prisonniers dans leur ambassade pendant 444 jours, dur pour les Iraniens eux-mêmes qui s'étaient retrouvés en guerre contre l'Irak, dur aussi pour nous qui étions restés à Rabat afin de terminer l'année scolaire tandis que notre père rejoignait son nouveau poste. Ma mère avait vécu des mois d'inquiétude, ne sachant si elle devait rester au Maroc, rentrer à Rome ou bien le suivre en Iran. Elle passait son temps à feuilleter les journaux, les communiqués de l'Agence de presse italienne, en quête de nouvelles de ce pays en proie au chaos. Nous attendions les coups de téléphone de papa, le soir au salon, Paolo et moi déjà en pyjama. Sa voix était tellement lointaine et brouillée qu'on ne comprenait pratiquement rien de ce

qu'il disait. J'essayais de lui parler de l'école, des notes que j'avais eues, des livres que je lisais, et j'entendais sa voix qui résonnait, comme si je parlais toute seule ou avec un fantôme. Inutile de faire semblant que tout allait bien. Je m'en allais au lit le cœur gros. Le Maroc, ce pays où nous avions été si bien tous les quatre ensemble, était tout d'un coup devenu exigu. Une fois nos affaires parties dans les grands cartons du déménagement, la résidence s'était peu à peu dépouillée de ce qui nous appartenait, comme si cela n'avait jamais vraiment été notre chez nous, et moi je me sentais trahie, abandonnée.

Papa nous montra son nouveau bureau, le seul lieu qui semblait conserver un peu de vie, avec ses documents, les journaux, quelques livres, une photo de Paolo et moi en train de jouer aux cartes autour d'une table.

« Par désespoir je me suis mis à écrire des poèmes, dit mon père, écoutez celui-ci :

*Femme au regard oblique
qui retiens de tes dents
le bord de ton manteau,
noire enveloppe.
Tu n'as pas l'élégance irisée
des femmes de Delhi
Tu voudrais cacher les beautés
que t'a données la nature
Mais tu ne cèles pas ton visage
Où se concentre dans cet ovale de camée
Ton charme mortifié
Et en un regard intense
tu laisses tomber le rideau de ton voile.
Tu sais te découvrir,
c'est ta façon orientale d'aimer. »*

Récité de mémoire. Mon père avait une mémoire étonnante.

« Papa, je n'ai pas bien compris de quoi parle ton poème, dit Paolo.

— La poésie, ce n'est pas la peine de la comprendre, répondit mon père, il faut l'écouter, comme une musique. »

Moi j'avais compris qu'à travers les mots, mon père avait cherché à tromper la solitude et la peur. Lui, il nous regarda comme s'il n'arrivait encore pas à croire que nous soyons tous là, enfin réunis. Maman allait verser une larme, alors je lui demandai :

« Maman, mais comment est-ce qu'ils font pour sortir ce tapis de la pièce et enlever la poussière en le battant ?

— Ils ne le font pas, répondit ma mère. »

Voilà pourquoi j'avais l'impression de suffoquer là-dedans, c'était la poussière et l'odeur de vieux du tapis.

« Un jour je vous ferai un cours sur les tapis persans, dit mon père, mais maintenant il vaudrait mieux que nous allions manger, j'imagine que vous avez faim. »

Entre une réception et un bal dans la résidence des princes Kadjar – devenue l'ambassade italienne dans les années trente –, la musique, les cocktails, et puis nous qui étions là en train de manger dans une pièce sans meubles, servis par une employée russe portant un tablier noir, il y avait eu la Révolution islamique et, en 1979, le retour au pays de l'Ayatollah Khomeyni après quinze ans d'exil. Entre-temps le Shah Reza Pahlavi, atteint d'un cancer, s'était enfui et était mort en Egypte quelques mois plus tard.

L'Ayatollah Khomeyni. Son portrait était partout, comme une espèce d'avertissement. Mon père, quand on se tenait mal à table, nous menaçait : « Je vais vous

envoyer chez l'Ayatollah Khomeyni, il va vous apprendre comment on doit se comporter. »

L'Ayatollah Khomeyni portait un turban noir et était enveloppé d'une cape noire, comme les sorciers des contes des *Mille et Une Nuits*. J'avais vu sa photo au moment où il descendait de l'avion d'Air France, le 1^{er} février 1979, et ce que j'avais remarqué tout de suite, c'est qu'il était chaussé de babouches : c'était un sorcier en pantoufles. Il avait la barbe blanche et les sourcils noirs, et ça aussi c'était bizarre. Des cernes profonds soulignaient son regard qui semblait vous transpercer de part en part. C'était une espèce de divinité qui pouvait vous voir tout le temps, même si vous, vous ne pouviez pas. Et surtout il pouvait vous voir quand vous étiez en train de faire quelque chose de mal. Les Occidentaux étaient le mal. Les États-Unis étaient le diable en personne, le « Grand Satan ». Souvent on entendait des hurlements dans la rue. Les gens criaient son nom. Ils criaient, manifestaient, tiraient en l'air. Ces coups de feu semblaient dire : « Nous sommes prêts à vous tuer tous si vous ne pensez pas comme nous ». Traduit par mon père, c'était : « Ici il n'y a plus personne qui travaille. Ils passent leurs journées à manifester. Le pays est en pleine débandade. Premier producteur de pétrole au monde, et il n'y a pas d'essence dans les stations services. Ils sont assis sur une mine d'or et ils meurent de faim. C'est vraiment absurde. »

Le soir venu, un silence spectral tomba sur la résidence. L'heure du couvre-feu avait sonné. Tous ceux qui avaient festoyé les années précédentes avaient été contraints au silence, ils avaient fui en Occident, ou alors ils avaient été emprisonnés, torturés, assassinés. Nos voix ne suffisaient pas à remplir le vide des pièces. Notre petit mange-disque orange sur lequel nous passions les chansonnettes des émissions pour enfants ne suffisait

pas à rendre l'atmosphère moins lugubre, pas plus que le tourne-disque de mon père avec les symphonies de Beethoven, ou les sonates de Schubert qu'il jouait sur le piano désaccordé. Maman nous accompagna dans notre chambre à l'étage. Elle nous lut une histoire et nous fit réciter notre prière, mais cette première nuit-là, je ne parvins pas à m'endormir. Tout était étranger, trop grand, même nos lits. Il me manquait notre maison du Maroc, ma chambre, mon lit, l'air frais du jardin qui pénétrait à travers les voilages légers. Ici il y avait des barreaux aux fenêtres et j'entendais le souffle de la ville. Un souffle lourd, monstrueux, fait de bruits de voitures, de coups de feu, de chaleur gluante que le bourdonnement de l'air conditionné ne parvenait pas à annihiler.

Mon frère se réveilla en hurlant.

« J'ai perdu ma dent », cria-t-il, désespéré. J'allumai la lumière et l'aidai à chercher. Sur le drap de lin empesé, il y avait une petite tache de sang.

« La voilà, ta dent, ne t'énerve pas ». C'était une dent toute petite, minuscule, on aurait dit un grain de riz.

Mais il continuait à pleurer.

« Arrête, tu vas réveiller maman et papa, c'est rien !

— J'ai le goût du sang dans la bouche.

— Attends, je vais te chercher un verre d'eau.

— J'ai peur, j'ai peur qu'il y ait pas de petite souris pour me porter une pièce », murmura-t-il en recommençant à pleurer.

La situation était grave, il fallait que j'aille chercher de l'eau. Je m'aventurai hors de la chambre, le dallage était frais et ce fut un léger soulagement pour moi. Dans le long couloir sombre, je rencontrai l'ombre de Maria, la femme de chambre, et je faillis m'évanouir. Maria ne parlait que le russe, en chemise de nuit elle était encore plus effrayante qu'avec son tablier de travail noir. On aurait dit la Baba Yaga, celle qui mange les enfants.

Elle prononça quelques mots que je ne compris pas. Ses paroles, au lieu de me tranquilliser, m'effrayèrent encore plus, et quand elle s'approcha pour me prendre, je ne pus m'empêcher de hurler. A ce moment-là, c'est elle qui prit peur et s'enfuit par où elle était venue. Maman arriva et me raccompagna dans la chambre et je lui expliquai ce qui se passait.

« Je suis sûre qu'ici aussi, il y a la petite souris. Les enfants iraniens perdent les dents comme vous, alors, Paolo, tu verras qu'elle va venir. »

Mon frère se calma sur-le-champ.

« Elle m'apportera des liras ou des *tomans* ? demanda-t-il après avoir réfléchi un instant.

— Ça, on le saura demain. Maintenant il faut dormir, mon chéri. »

La voix douce de maman. J'aurais voulu lui dire que cette résidence ne me plaisait pas, qu'elle était trop grande, que Maria me faisait peur et que je voulais revenir à Rabat, ou bien à Rome, et que je ne me sentais pas tranquille, que j'avais chaud, qu'il y avait dans l'air quelque chose qui m'empêchait de bien respirer, j'avais la gorge irritée, et malgré l'eau que j'avais bue cela ne passait pas, et le climatiseur faisait un bruit qui m'empêchait de dormir. Mais je ne dis rien. Je savais qu'elle avait ses propres soucis. Et papa aussi. Je pensai au piano, tout seul dans ce gigantesque salon, et je pensai que j'aurais aimé apprendre à en jouer. Je pensai aux saules pleureurs là-dehors, à cette façon paisible qu'ils ont d'agiter leurs branches, et tout doucement je glissai dans le sommeil de cette première nuit de l'été iranien.

Au réveil, Paolo trouva la pièce. Mais il fit aussi une amère découverte : on ne pouvait rien acheter parce qu'on ne pouvait pas sortir de l'ambassade.

« Maman, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ? », telle

fut notre question pendant le petit-déjeuner, tandis que nous étalions la confiture sur des tranches de pain parfaitement grillées par Baroua, le cuisinier bengali, servies dans de petites corbeilles garnies de serviettes brodées aux initiales de la République italienne, avec les tasses en porcelaine blanches bordées d'un filet d'or et les couverts en argent du service officiel. On ne trouvait pas de lait à acheter, alors on buvait du jus d'orange dans des verres bleus si fragiles qu'un souffle aurait pu les briser, semblait-il. Mon père souriait, ma mère avait les yeux cernés. Sans doute n'avait-elle pas dormi, elle non plus.

Se procurer la nourriture devint un de ses soucis majeurs. La viande était une denrée rare, presque autant que l'essence, et il fallait l'acheter au marché noir à prix d'or. Habituellement c'est le cuisinier qui y allait, avec le chauffeur, mais un jour ma mère insista pour les accompagner.

« Il faut quand même que je mette un peu le nez dehors », dit-elle, agacée. Elle mit d'épais collants noirs, un foulard, et s'empara du panier à provisions comme si elle partait à la guerre. « Je veux aller voir ce maudit Téhéran. »

Et nous en chœur : « Nous aussi ! »

« *Too dangerous* », dit Jafar en secouant la tête, trop dangereux.

« *Too hot* », ajouta Baroua en tirant le caddie et en s'appuyant sur sa canne. Il boitait. Trop chaud.

Nous étions prisonniers. La chaleur nous enserrait, ainsi que la ville entière, dans une étreinte implacable. Après dix heures du matin, impossible de rester dans le jardin. Les saules pleureurs eux-mêmes n'avaient pas le courage d'agiter leurs branches dans la canicule estivale. L'étang était relié aux égouts de la ville et commençait à dégager une odeur nauséabonde et à produire des